



Figure 1. Windsor, Saint-Gabriel-Lallemant, vers 1952.

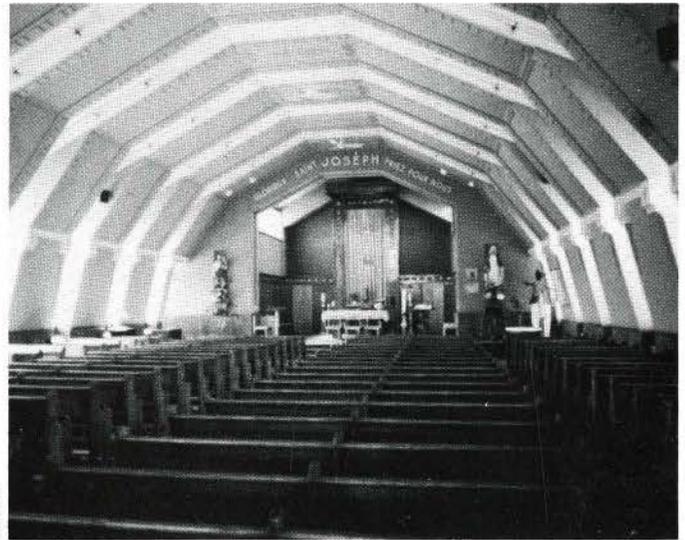


Figure 2. Sherbrooke, Saint-Joseph, 1946.

## L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE CONTEMPORAINE DES CANTONS DE L'EST: CARACTÈRES ET RAYONNEMENT

par Claude Bergeron

Au XXe siècle, la construction des églises catholiques sur ce territoire relève de deux autorités distinctes. Grossièrement, le territoire à l'ouest de la ligne qui passe par Drummondville et Waterloo est rattaché au diocèse de Saint-Hyacinthe. Le reste appartient au diocèse de Sherbrooke qui, contrairement au diocèse de Saint-Hyacinthe, est entièrement contenu à l'intérieur du territoire des Cantons de l'Est. Le diocèse de Sherbrooke présente donc une relative homogénéité. Ses églises ont été conçues par des architectes de Sherbrooke, tandis que dans le diocèse de Saint-Hyacinthe on s'est adressé à des architectes montréalais, sherbrookoïses et même de Québec. Et précisément durant la période que j'entends étudier, soit du début des années 1930 jusqu'au début des années 50, l'architecture religieuse du diocèse de Sherbrooke présente des caractères nettement distinctifs et, en un sens, précoces. C'est donc essentiellement de l'architecture religieuse du diocèse de Sherbrooke durant ces quelque vingt années et de son rayonnement dans d'autres régions qu'il va être question dans mon exposé.

Mentionnons tout de suite la position plutôt ambivalente de l'architecture religieuse dans ce diocèse, où les mérites d'une caractéristique semblent amoindries par les faiblesses d'une autre. D'une part, comme je viens de le dire, cette architecture présente des caractères qui la démarquent nettement de l'architecture des autres régions du Québec, ce qui lui confère un intérêt particulier. D'autre part, ces églises sont modestes, souvent très modestes, par leurs dimensions, leurs matériaux et leurs formes. C'est là d'ailleurs une de leurs caractéristiques distinctives principales. En soi, la modestie n'est pas un défaut, et ce n'est pas une raison pour qu'elles perdent de leur intérêt, mais il faut reconnaître que souvent ces églises simples et modestes révèlent peu d'imagination et d'effort de renouvellement, si bien qu'elles risquent de ne pas retenir l'attention. Par contre, des caractéristiques qui deviendront courantes dans les églises catholiques des années 60 apparaissent beaucoup plus tôt qu'ailleurs dans certaines églises de Sherbrooke. Enfin, encore parmi les aspects positifs, retenons que durant le deuxième et le troisième quart du XXe siècle, ont oeuvré dans cette région ou en sont issus un certain nombre d'architectes qui se sont fait une telle réputation de bâtisseurs d'églises qu'ils ont été amenés à travailler dans diverses régions du Québec et même dans d'autres provinces.

Je vais donc d'abord étudier cette architecture du diocèse de Sherbrooke qui me paraît la plus distinctive et ensuite je présenterai un bref aperçu du rayonnement de trois architectes de la région.

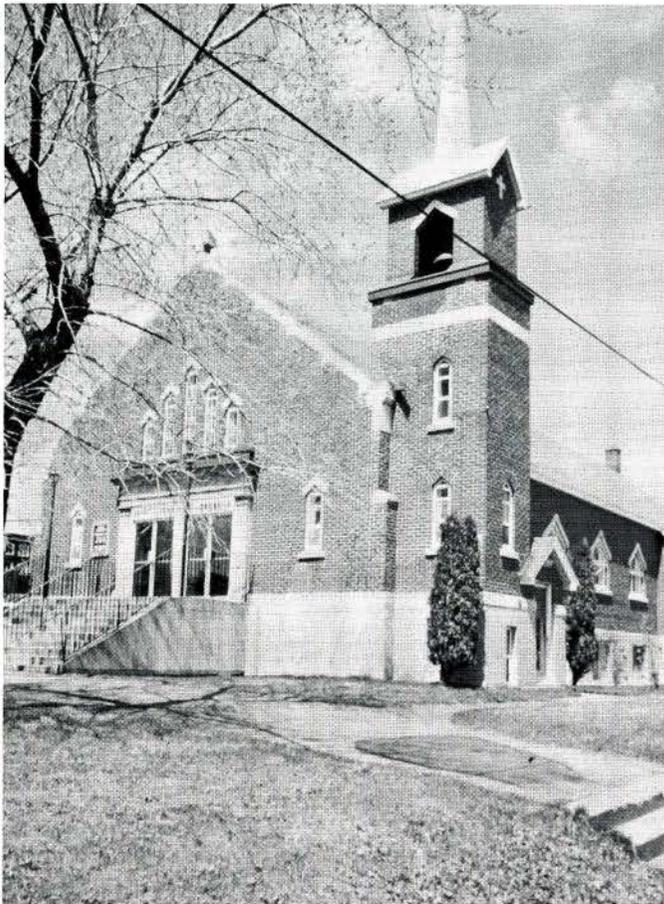
### I— CARACTÈRES:

Si on les compare aux églises des autres régions du Québec, les églises du diocèse de Sherbrooke apparaissent beaucoup plus modestes. Alors qu'ailleurs la monumentalité est toujours bien vivante encore après la Seconde Guerre Mondiale, les églises de Sherbrooke

sont généralement très peu imposantes. Elles sont petites, leur grosseur moyenne leur permettant de réunir une assemblée de cinq cents fidèles, et plusieurs ne pouvant en recevoir plus de trois cent. Leur plan est très simple. Si les églises des années 30 conservent encore le chevet arrondi, comme Saint-Camille de Cookshire (1933), celui-ci est invariablement remplacé par un choeur rectangulaire après 1940. Bien plus, le choeur, flanqué de sacristies à gauche et à droite, est souvent compris dans le même rectangle que la nef, composant une masse très simple où les deux pentes de la toiture forment des surfaces continues d'une extrémité à l'autre du plan (Fig. 1).

Les matériaux accentuent l'apparence simple et modeste des églises de Sherbrooke, en même temps qu'ils les distinguent des autres régions. Alors qu'ailleurs on préfère la pierre longtemps encore après la Dernière Guerre, à Sherbrooke la brique est le matériau d'au moins 80% des églises de l'après-guerre, constituant un des traits les plus distinctifs. C'est presque toujours une brique rouge, à laquelle sont souvent ajoutées des briques brunes et des dalles de béton recouvertes d'une poussière de pierre blanche et noire, pour encadrer le portail et les fenêtres et parfois aussi pour constituer des motifs décoratifs simples sur la façade principale. La simplicité du matériau se poursuit à l'intérieur où plusieurs églises ont des lambris faits de panneaux préfabriqués, tels le placoplâtre, le contreplaqué, le "Donnacona" et autres agglomérés semblables (Fig. 2).

On peut identifier deux types de façade principale. Les églises du premier type présentent un pignon sensiblement de même hauteur que le mur sur lequel il se pose (Fig. 3). Cette forme de façade, avec cet équilibre entre la hauteur du mur et celle du pignon, n'est en aucun point exclusive au diocèse de Sherbrooke. Le deuxième type cependant lui est beaucoup plus propre. Les façades de ce type se rapprochent du carré. Ces églises ont le plus souvent des toitures à faible pente qui engendrent un profil semblable sur la façade principale, comme à l'église Notre-Dame-du-Rosaire, à Sherbrooke. Ici le narthex occupe un petit volume bas qui précède la façade. Dans d'autres églises, comme au Coeur-Immaculé-de-Marie (Fig. 4), à Sherbrooke, le narthex forme un avant-corps central qui s'élève au-dessus du reste de la façade comme un fronton triangulaire qui est en fait le sommet du toit dont le reste de la pente est caché par des ailerons horizontaux de chaque côté. Le toit de ces deux églises possède une faible pente, de sorte qu'il s'établit quand même un rapport assez étroit entre la forme carrée de la façade et la coupe transversale de la nef. Dans d'autres églises, par contre, où le toit forme des pentes beaucoup plus raides, il est intéressant de remarquer que l'on a quand même cherché à faire tendre la façade vers le carré. C'est le cas, entre autres, de l'église Notre-Dame-de-Liesse à Deauville (Fig. 5) et de l'église Sainte-Thérèse-d'Avila à Sherbrooke, où la ligne du pignon est interrompue au milieu de sa course pour suggérer que les murs-gouttereaux montent plus haut qu'ils ne le font vraiment. Au fait, les façades carrées ont une longue tradition dans le diocèse de



auteur

Figure 3. Sherbrooke, Saint-Jean-Brebeuf, 1946-47. Arch.: Wilfrid Grégoire et Denis Tremblay.

Sherbrooke. Sans vouloir en tracer l'évolution, mentionnons que la première cathédrale de Sherbrooke, construite en 1855, possédait une façade carrée qui cachait complètement les deux pentes raides de la toiture.

Si par ce traitement l'on réussissait à conférer à la façade une certaine monumentalité qu'elle n'aurait pas eue par ses seules dimensions, de tels artifices étaient beaucoup plus difficiles à obtenir à l'intérieur, où une nef basse rend difficiles les effets monumentaux. En fait, c'est souvent davantage à l'intérieur que les églises du diocèse de Sherbrooke révèlent leur caractère modeste. J'ai déjà, à ce sujet, parlé de la relative pauvreté des matériaux. Malgré cela, ces intérieurs ne sont pas moins caractéristiques. L'arc polygonal est une caractéristique quasi constante de ces églises, et il contribue autant, sinon plus que la brique à assurer



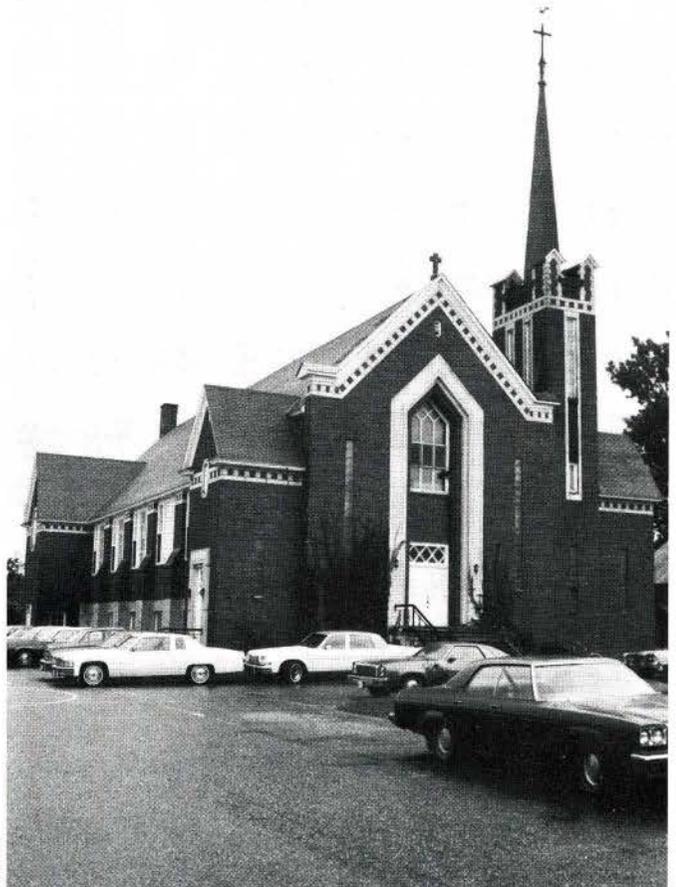
auteur

Figure 4. Sherbrooke, Coeur-Immaculé-de-Marie, 1948. Arch.: J.-Albert Poulin.

l'unité de l'architecture religieuse de ce diocèse. Ce profil se rencontre dans d'autres régions du Québec, mais il n'est jamais aussi exclusif qu'à Sherbrooke. Dans certaines régions l'arc polygonal est même tout à fait absent, tandis que dans les régions où on le rencontre, il est une forme parmi d'autres, comme l'arc en plein cintre, l'arc ogival ou l'arc parabolique. Dans le diocèse de Sherbrooke, au contraire, on le retrouve dans presque toutes les églises tandis que les autres types d'arcs sont à toutes fins utiles absents après 1940, c'est-à-dire à partir du moment où l'on a adopté l'arc polygonal.

Deux raisons, je pense, expliquent la popularité de l'arc polygonal à Sherbrooke. C'est celui qui est le plus facile à construire avec des matériaux rigides comme le bois. Il était donc apte à raidir les fermes du comble en même temps qu'il permettait de récupérer la majeure partie de l'espace sous le toit pour accroître le volume intérieur sans que l'on ait à construire des églises hautes (Fig. 2). Mais au-delà de ces contraintes purement pratiques, il ne faut pas écarter l'influence de Dom Bellot, qui prônait l'arc polygonal pour les églises en béton. Comme on verra plus loin, le style de Dom Bellot a fait une apparition précoce à Sherbrooke. De plus, c'est dans la région, à Saint-Benoît-du-Lac, que Dom Bellot a construit une de ses principales oeuvres et qu'il fut inhumé en 1944. Certaines églises en béton, comme Sainte-Thérèse-d'Avila à Sherbrooke et Saint-Jean-Bosco à Magog (Fig. 6) témoignent de cette influence du style de Dom Bellot.

La période au cours de laquelle l'architecture de diocèse de Sherbrooke présente ces caractères distinctifs dure une quinzaine d'années, depuis environ 1940 jusqu'au début des années 50. La construction en 1953 de l'église Saint-Antoine-de-padoue à Lennoxville (Fig. 8 et 9) termine cette période. Cette église des architectes Audet, Tremblay & Audet résume bien les caractéristiques de cette période. Pouvant accueillir un peu plus de cinq cents fidèles, elle se classe parmi la grandeur moyenne de ces églises. Elle est en brique rouge. Les murs bas et le clocher sur le côté de la façade sont d'autres caractéristiques communes à plusieurs églises de la région. La principale nouveauté de cet extérieur est la travée centrale en béton recouvert de poussière de pierre qui prolonge les lignes du portail. Cette nouveauté annonce une caractéristique courante des églises postérieures à 1955.



auteur

Figure 5. Deauville, Notre-Dame-de-Liesse, 1948. Arch.: J.-Albert Poulin.

A l'intérieur, on retrouve l'arc polygonal. L'aspect demeure sobre, mais les matériaux sont plus durables que ceux généralement utilisés dans les églises de cette époque. Le plancher est en terrazzo et les murs aux couleurs pastel sont en plâtre. Le chœur, avec sa voûte aussi haute que celle de la nef, s'apparente davantage aux églises qui vont suivre qu'à celle qui l'ont précédé. Mais le rapport étroit qu'entretient ce chœur avec la nef est loin d'être étranger aux églises du diocèse de Sherbrooke. En fait, nous abordons ici une des caractéristiques les plus intéressantes et les plus précoces des églises de la région.

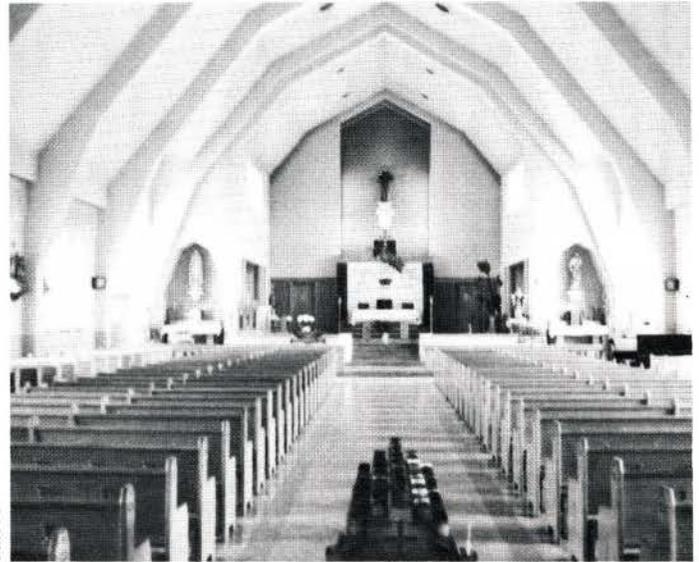
Le mouvement de renouveau liturgique, qui avait commencé en Europe à l'époque de la Seconde Guerre Mondiale et qui visait à rapprocher le célébrant et les fidèles, s'est graduellement étendu après la guerre pour finalement recevoir la sanction officielle du Concile de Vatican II en 1962-65. Pour réaliser ce rapprochement on repensera le plus possible les fidèles autour de célébrant. Cela engendrera des plans carrés, ronds, en éventail... Au Québec, ces innovations sont rares avant 1960, et nulle part elles n'apparaissent aussi tôt que dans le diocèse de Sherbrooke. Dès 1940, l'architecte Alphonse Bélanger construisait à Sherbrooke l'église du Christ-Roi qui se présente à l'extérieur comme un volume de plan carré. Chaque façade s'inscrit dans un carré, typique de plusieurs églises de la région. L'intérieur révèle un arrangement spatial un peu ambigu où se côtoient les formes d'un plan longitudinal, d'un plan carré et d'un plan en croix grecque. La voûte centrale en berceau suggère une nef longitudinale, mais au fait la nef est plus large que longue. D'autre part, des voûtes transversales en berceau polygonal comme la voûte principale forment une croix grecque avec la voûte du chœur et celle au-dessus de la galerie de l'orgue.

Ces incertitudes allaient disparaître à l'église Saint-Jean-Bosco de Magog (Fig. 6 et 7) que le même architecte allait construire six ans plus tard. Ici le plan est un octogone régulier, et la structure faite d'arcs polygonaux en béton produit un forme pyramidante qui a son sommet au centre du plan, à l'intérieur comme à l'extérieur. A l'intérieur, la pierre est assez exceptionnelle, mais on y retrouve encore la forme en frontispice de la façade accolée ici à un plan central. Enfin, l'entrée se faisant au niveau même du sol plutôt que par un escalier monumental rend l'église Saint-Jean-Bosco plus invitante, comme on cherchera plus tard à le faire dans les églises du renouveau liturgique.



auteur

Figure 6. Magog, Saint-Jean-Bosco, 1946-48. Arch.: Alphonse Belanger.



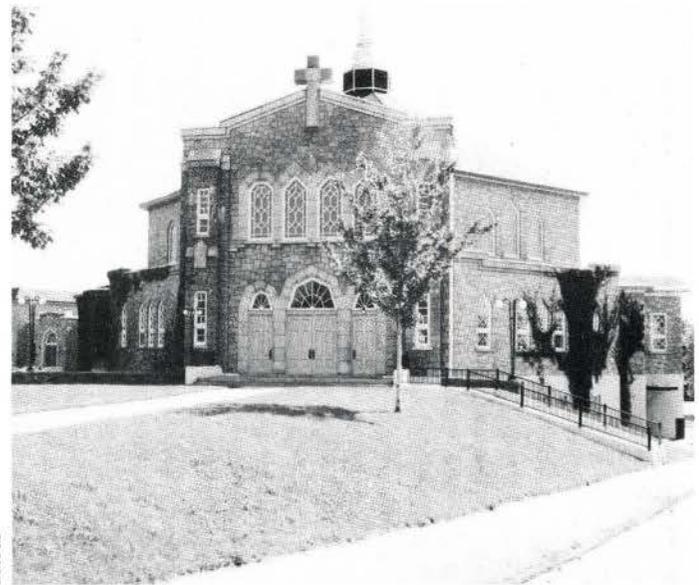
auteur

Figure 7. Magog, Saint-Jean-Bosco, 1946-48. Arch.: Alphonse Belanger.



auteur

Figure 8. Lennoxville, Saint-Antoine-de-Padoue, 1953. Arch.: Audet, Tremblay & Audet.



auteur

Figure 9. Lennoxville, Saint-Antoine-de-Padoue, 1953. Arch.: Audet, Tremblay & Audet.

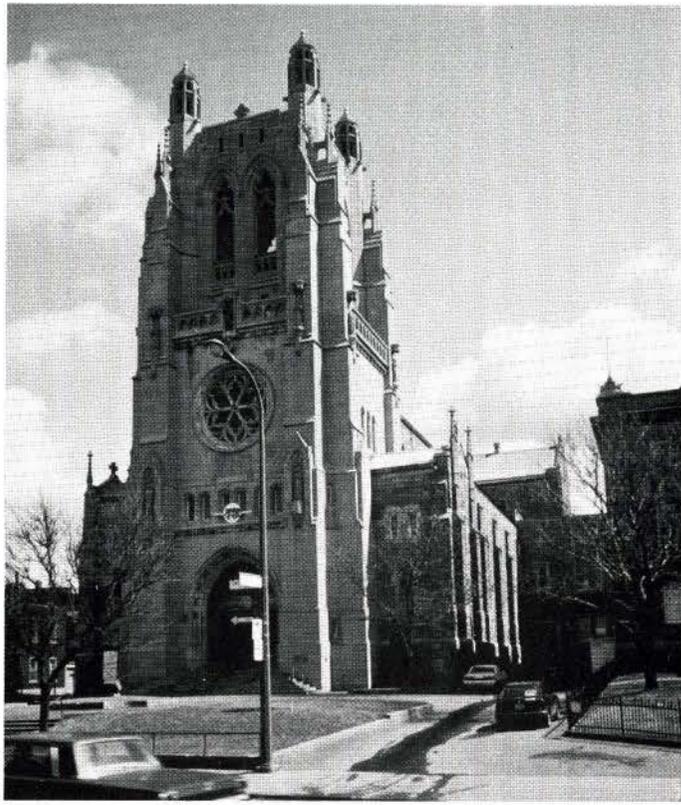


Figure 10. Montréal, Saint-Alphonse-d'Youville, 1929-31. Arch.: Louis-N. Audet.

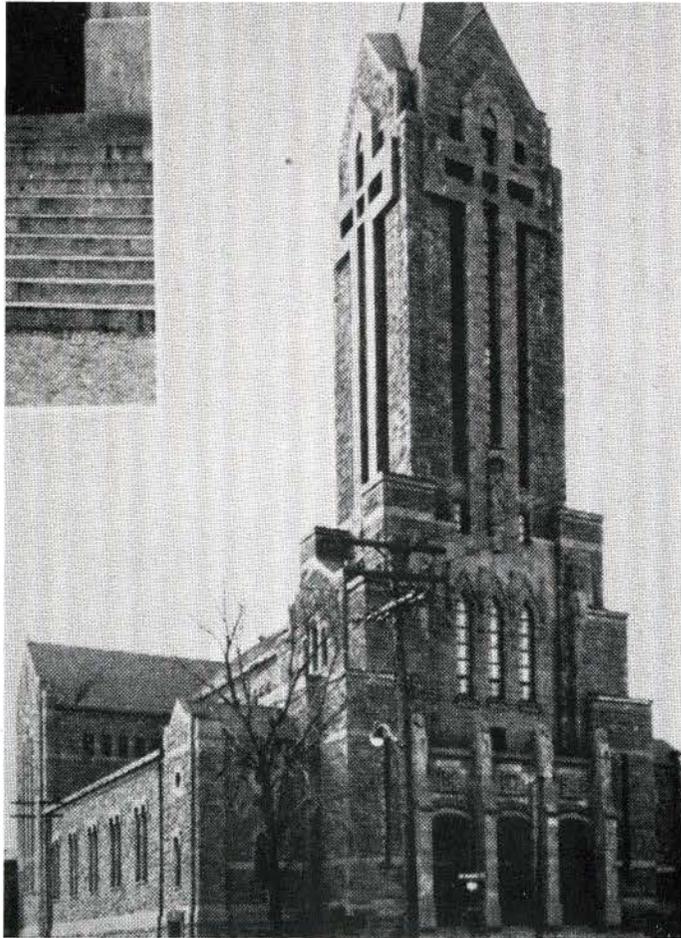


Figure 11. Moncton, Cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomptich, 1939-55. Arch. Louis-N. Audet.

## II – RAYONNEMENT:

Durant le deuxième quart du XXe siècle, trois architectes de Sherbrooke ont exercé une activité qui a largement débordé les limites des Cantons de l'Est. Le premier de ceux-là est Louis-Napoléon Audet. Né en 1881 à Lambton, à la limite des Cantons de l'Est et de la Beauce, il a fait son apprentissage chez l'architecte sherbrookoise Wilfrid Grégoire dont il devint l'associé en 1907. Durant la Première Guerre il s'associa à l'architecte montréalais René Charbonneau, après quoi il revint s'établir à Sherbrooke définitivement. En 1942, il formait la firme Audet, Tremblay & Audet avec son fils, Jean-Paul, et Denys Tremblay. Louis-N. Audet est décédé en 1972.

Il est sans doute l'architecte canadien qui compte à son crédit les plans pour le plus grand nombre de cathédrales. Il est en effet l'architecte des cathédrales de Sherbrooke et de Moncton. Il fut architecte-conseil pour la construction de la cathédrale de Valleyfield, et il effectua des travaux de rénovation dans les cathédrales de Bathurst et de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick et à la cathédrale d'Halifax. Mais son oeuvre la plus grandiose est sans doute la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, commencée en 1923 et dont les travaux de finition de la crypte se poursuivent en ce moment d'après les plans de M. Denis Tremblay qui fut l'associé d'Audet durant 30 ans.

Avant de construire la basilique de Sainte-Anne pour les pères Rédemptoristes, Audet avait travaillé pour cette congrégation à Sherbrooke depuis le tout début de sa pratique privée en 1910. C'est encore pour cette communauté qu'il construisit l'église Saint-Alphonse-d'Youville à Montréal en 1929-31 (Fig. 10). Avec cette église, Audet apparaît comme un des premiers à introduire à Montréal le style de l'architecte américain Ralph Adams Cram. L'année précédente, les architectes Maginnis et Walsh de Boston avaient construit dans ce style la Church of the Ascension of Our Lord à Westmount.

L'église Saint-Alphonse-d'Youville se distingue principalement par sa tour puissante qui est aussi large que la nef centrale. De tels massifs imposants et lourds qui surmontent le milieu de la façade principale sont une forme que vont souvent affectionner les architectes sherbrookoises dans leurs églises des années 30 et 40, comme on le voit à l'église de l'Immaculée-Conception à Sherbrooke, construite en 1930 d'après les plans de J.-Aimé Poulin. Ils vont aussi transporter cette forme dans d'autres régions, comme l'a fait Audet à la cathédrale de Moncton (1939-55), où une puissante tour carrée atteint la hauteur de 75 mètres (Fig. 11).

Comme d'autres architectes qui ont oeuvré entre les deux guerres, Audet est un éclectique, s'inspirant de sources diverses; mais c'est surtout aux formes lourdes et massives de l'architecture romane que sa préférence paraît aller. La petite église Sainte-Brigitte de Maria (Fig. 12) en Gaspésie (1936-37) fait voir une autre interprétation du thème de la tour puissante au sommet du portail. Ce clocher en largeur, inspiré des massifs occidentaux (Westwerk) des églises carolingiennes et des églises romanes allemandes, donne à cette église de village une allure tout à fait unique parmi les églises du Québec. Il faut cependant noter que cette forme, à une échelle amoindrie, fut vouée à un certain succès dans le diocèse de Sherbrooke (Fig. 3).

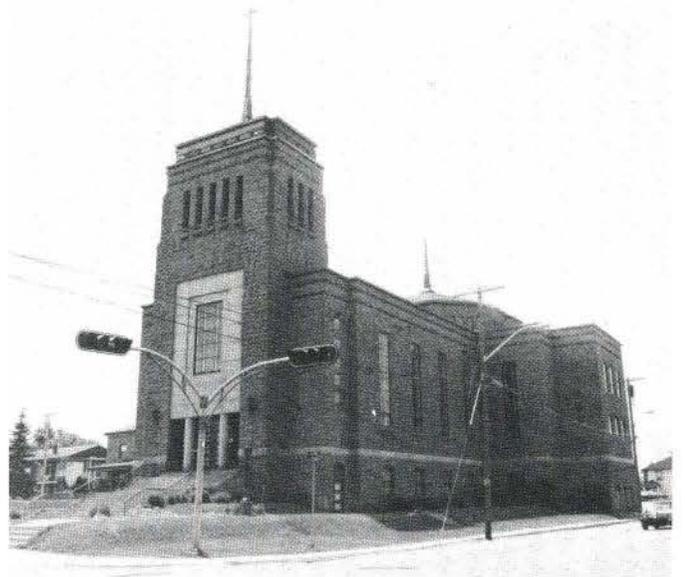


Figure 13. Kénogami, Sainte-Cécile, 1950. Arch.: J.-Aimé et Albert Poulin.



Figure 12. Maria, Sainte-Brigitte, 1936-37. Arch.: Louis-N. Audet.

Un autre architecte de Sherbrooke qui a exercé une importante activité de bâtisseur d'églises est J.-Aimé Poulin. Il est né dans le même village que Louis-N. Audet, à Lambton dans le comté de Frontenac en 1889. Il a étudié l'architecture à Sherbrooke avec Wilfrid Grégoire puis avec Audet, et à Québec avec Pierre Lévesque. Il établit sa propre pratique à Sherbrooke en 1925, et de 1942 jusqu'à sa mort en 1952 il était associé à son fils Albert.

Sans avoir connu une carrière aussi éclatante que Louis-N. Audet, Poulin a néanmoins été amené à construire au-delà de la région des Cantons de l'Est, et parmi ces constructions figure l'église Sainte-Cécile de Kénogami, dans la région du Saguenay, érigée en 1950 (Fig. 13 et 14). C'est le curé de Kénogami qui avait choisi les architectes Poulin. Il



Figure 14. Kénogami, Sainte-Cécile, 1950. Arch.: J.-Aimé et Albert Poulin.

connaissait l'église Notre-Dame-du Perpétuel-Secours que ceux-ci avaient construite à Sherbrooke en 1947-48 (Fig. 15), et il désirait qu'on en construise une semblable pour sa paroisse. La façade de Notre-Dame-du Perpétuel-Secours appartient au type carré, bien caractéristique de Sherbrooke, tandis que la façade imposante de Sainte-Cécile, en granit du Lac Saint-Jean, s'apparente davantage au clocher de l'église de Maria. C'est surtout par son intérieur que l'église de Kénogami ressemble à celle de Sherbrooke. Les deux églises ont un plan en croix latine, mais la nef est courte et large et les bras du transept sont larges pour former un espace intérieur qui tend vers un plan centré où tous les fidèles sont rapprochés de l'autel.

Cet intérieur, autant par son volume que par le décor des caissons et des pilastres qui rythment le plafond et les murs, représentait une nouveauté dans la région du Saguenay; mais ce qui est surtout intéressant c'est de voir comment un architecte local s'est inspiré de ce nouveau type d'église dans sa région pour faire évoluer les formes dans le sens d'une plus grande simplification géométrique et d'une plus grande abstraction. Il s'agit de l'architecte Léonce Desgagné, qui, quelque mois plus tard, construisait l'église du Saint-Nom-de-Jésus à Rivière-du-Moulin, près de Chicoutimi (Fig. 16). Les deux pentes du toit sont apparentes à l'intérieur, mais les puissantes poutres voilent largement ces pentes pour transformer la nef plus ou moins en un parallélépipède. Comme à l'intérieur de Sainte-Cécile, ces poutres profondes et jumelées renferment le système d'éclairage. Les fenêtres des deux églises, hautes, étroites et de forme rectangulaire, se ressemblent de même que l'ouverture rectangulaire du chœur et la niche derrière l'autel. Mais tout devient plus abstrait à l'église de Rivière-du-Moulin.

Un architecte qui fut plus novateur que Poulin et dont les travaux en architecture religieuse connurent une plus large diffusion est Edgar Courchesne. Il est né à Upton, près de Saint-Hyacinthe en 1903. Entre 1926 et 1930 il fit son apprentissage de l'architecture dans l'atelier de Louis-N. Audet, après quoi il effectua un stage à l'abbaye de Wisques en France, où il travailla sous la direction de Dom Bellot. Sa première œuvre après son retour au Canada fut la construction de la crypte du Séminaire Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke, en collaboration avec J.-Aimé Poulin.<sup>1</sup> Cette crypte de 1932-33 est la première œuvre dans le style de Dom Bellot au Canada, un style qui allait connaître un grand succès au Québec durant les vingt prochaines années. La crypte est une construction de plan rectangulaire. L'arc qui dessine la moitié d'une parabole est ce qu'il reste d'un mur de fondation qu'on dut percer.



Figure 15. Sherbrooke, Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, 1945-48. Arch.: J.-Aimé et Albert Poulin.

Trente-six tombeaux sont disposés dans le mur de gauche, tandis qu'un autel occupe le mur de droite. On y retrouve l'arc parabolique, l'arc en mître ainsi que tous les motifs décoratifs en briques polychromes caractéristiques du style de Dom Bellot: les briques en gradins, l'alternance des couleurs et les joints de mortier coloré.

Entre 1936 et 1946, Courchesne exercera son métier d'architecte pour le gouvernement fédéral et pour la Société Radio-Canada, après quoi il s'adonnera à la pratique privée avec un bureau à Montréal et un autre à Rimouski. Durant les quelque quinze années qui suivent, il construira plusieurs églises en Gaspésie, dans la région de Rimouski, sur la Côte-Nord, à Montréal et à Granby dans les Cantons de l'Est. Une des plus remarquables de ses églises et l'église Saint-Benoît à Granby (Fig. 17 & 18), qu'il a construite en 1949-50 avec le moine de Saint-Benoît-du-Lac, Dom Claude Côté. C'est une monumentale église dont l'extérieur est en pierre de Deschambault. La structure est en brique, et conformément aux préceptes de Dom Bellot pour les églises de brique les arcs monumentaux qui franchissent la nef sont paraboliques, ou en chaînette comme les appelait Dom Bellot. Les arcs transversaux sont des arcs en mître, une autre forme typique du style de Dom Bellot. La poussée des grands arcs de la nef est contrebutée par les arcs au-dessus des allées latérales. Du côté extérieur, la retombée de ces derniers arcs s'épaissit pour former des saillies dans le mur extérieur qui renforcent la résistance, tandis qu'à l'intérieur cet espace permet d'y placer les confessionnaux.

## CONCLUSION:

A ce stade-ci, on pourrait être tenté de surévaluer l'influence qu'a exercée l'architecture de la région de Sherbrooke sur l'architecture religieuse québécoise contemporaine. Une telle influence n'a pas encore été reconnue, et elle ne fut probablement pas très importante. Une des premières forces responsables du renouvellement de l'architecture religieuse contemporaine au Québec fut le style de Dom Bellot. A Sherbrooke, comme on vient de le voir, on a réalisé la première construction dans ce style au Canada. Mais Courchesne ne reviendra à la pratique privée qu'en 1946, et entre temps ce sont d'autres architectes, notamment Adrien Dufresne de Québec, qui ont contribué à la diffusion de ce style, tandis que dans la région de Sherbrooke ce style a laissé peu d'oeuvres remarquables, à l'exception du monastère de Saint-Benoît-du-Lac dont Dom Bellot avait lui-même commencé la construction. C'est ensuite autour de 1960 que s'est produit le principal changement dans l'architecture religieuse québécoise. La région de Montréal et celle du Saguenay ont toujours été reconnues comme les centres majeurs de cette nouvelle architecture dont les principales caractéristiques sont des églises de petites dimensions et de plan ramassé qui réunit les fidèles près du célébrant, des églises simples, de forme abstraite, et le moins imposantes possible afin de réduire l'écart entre la maison de Dieu et la

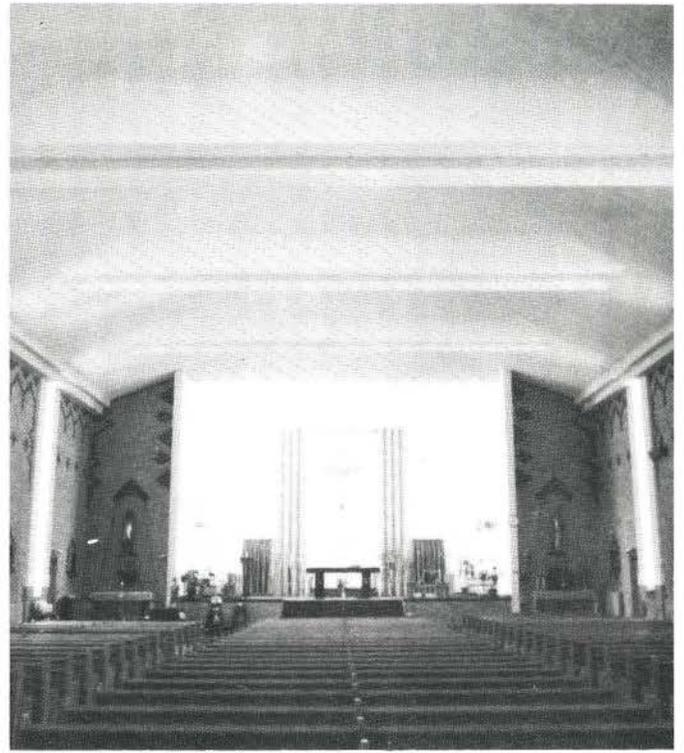
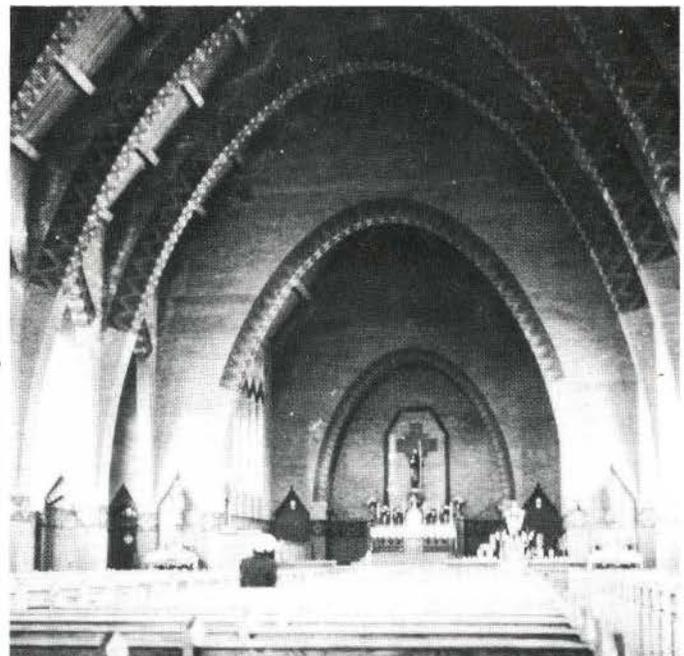


Figure 16. Rivière-du-Moulin, Saint-Nomp-de-Jésus, 1950-53. Arch.: Léonce Desgagné et Paul Boileau.

maison des hommes. Les églises du diocèse de Sherbrooke s'étaient déjà engagées dans cette voie dix et même vingt ans plus tôt. Tout ce qu'on peut leur reconnaître cependant c'est d'avoir été précoces; mais quant aux facteurs de changement, il faut les voir non pas dans l'exemple sherbrookoise, mais plutôt dans le renouvellement liturgique.

## NOTE

1. Voir Nicole Tardif-Painchaud, **Dom Bellot et l'architecture religieuse au Québec** (Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1978), Figures 130 à 136.



Inventaire des biens culturels du Québec

Figure 17. Granby, Saint-Benoît, 1949-50 Arch.: Edgar Courchesne et Dom Claude Cote.